

Corrigé de l'explication du texte de Ricoeur, extrait de *Temps et Récit*, 3

Texte

D'abord l'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille ; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents (lesquels, du même coup, ne méritent plus d'être appelés les mêmes événements), de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées. A cet égard, on pourrait dire que, dans l'échange des rôles entre l'histoire et la fiction, la composante historique du récit sur soi-même tire celui-ci du côté d'une chronique soumise aux mêmes vérifications documentaires que toute autre narration historique, tandis que la composante fictionnelle le tire du côté des variations imaginatives qui déstabilisent l'identité narrative. En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire [...]. L'identité narrative devient ainsi le titre d'un problème, au moins autant que celui d'une solution. Une recherche systématique sur l'autobiographie et l'autoportrait vérifierait sans aucun doute cette instabilité principielle de l'identité narrative.

Ensuite, l'identité narrative n'épuise pas la question de l'ipséité du sujet, que celui-ci soit un individu particulier ou une communauté d'individus. Notre analyse de l'acte de lecture nous conduit plutôt à dire que la pratique du récit consiste en une expérience de pensée par laquelle nous nous exerçons à habiter des mondes étrangers à nous-mêmes. En ce sens, le récit exerce l'imagination plus que la volonté, bien qu'il demeure une catégorie de l'action. Il est vrai que cette opposition entre imagination et volonté s'applique de préférence à ce moment de lecture que nous avons appelé la *stase*¹. Or, la lecture, avons-nous ajouté, comporte aussi un moment d'envoi : c'est alors que la lecture devient une provocation à être et à agir autrement. Il reste que l'envoi ne se transforme en action que par une décision qui fait dire à chacun : ici, je me tiens ! Dès lors, l'identité narrative n'équivaut à une ipséité véritable qu'en vertu de ce moment dérisoire, qui fait de la responsabilité éthique le facteur suprême de l'ipséité. [...] Il appartient au lecteur ou au narrateur de sa vie, redevenu agent, initiateur d'action, de choisir entre de multiples propositions de justesse éthique véhiculées par la lecture. C'est en ce point que l'identité narrative rencontre sa limite et doit se joindre aux composantes non narratives de la formation du moi agissant.

Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, 3

Introduction

(Thème)

1 Moment de ralentissement considérable, proche de l'arrêt.

Pourquoi cherchons-nous à dire qui nous sommes ? Que signifie ce besoin et cette fabrication de récits sur nos histoires aussi bien individuelles que collectives ?

(Thèse)

Ce texte de Ricoeur, extrait de *Temps et récit*, 3, propose d'explicitier ce besoin de récit car il exprime qu'être un humain, c'est chercher qui l'on est. Cela pose d'emblée que l'identité est une question et non une affirmation. Le je humain n'a pas une identité du dehors, il a en charge de la réfléchir et de l'élaborer sans cesse. L'identité humaine n'est pas figée, il faut donc des récits qui changent eux aussi pour l'exprimer. Il n'en demeure pas moins que les récits pensent ce qui a eu lieu, c'est-à-dire un réel qui s'est passé. Il est en cela à la fois un récit, une mise en intrigue **et** une considération des faits, aussi bien individuels que collectifs. Ce qui a eu lieu ne peut être nié ou altéré, en revanche le récit qu'on en fait change avec le temps, car l'individu continue sans cesse d'en chercher le sens et des interprétations possibles. Mais le texte tend aussi à montrer que cette identité rendue possible par la narration n'est pas la totalité de l'identité humaine, car cette dernière est toujours aussi tendue par la question de l'action et donc de l'avenir. En cela, elle est radicalement ouverte.

(Problème)

Comment nous penser et nous dire sans nous nier aussi bien comme des identités du récit à refaire sans cesse que comme des sujets du faire ? Nous ne sommes pas seulement des êtres du récit mais aussi des êtres de la transformation pratique, d'un monde à faire. Comment rendre compte de cette tension ?

(Plan)

Le texte procède en deux mouvements. Le premier consiste à clarifier ce qu'on appelle l'identité narrative, celle qui surgit à travers le récit réflexif et interprétatif des faits de l'existence. La deuxième partie entend montrer que cette identité narrative « **n'épuise pas** » le sujet. Ce dernier est aussi un sujet agissant. Comment ces deux dimensions de la subjectivité s'articulent-elles et qu'impliquent-elles ?

Première partie

Dans cette première partie, Ricoeur définit très précisément l'identité narrative. Il la précise pour qu'il n'y ait pas de malentendu. L'identité narrative consiste dans le récit de soi. Le récit est l'expression d'une quête authentique du sujet sur lui-même par le discours. Il se modifie sans cesse, il ne fige pas l'identité mais au contraire l'exprime de façon vivante et dynamique mais aussi inquiète et fragmentaire, car il a en charge la signification. Cette dernière est, en effet, toujours ouverte, car elle n'est jamais finie tant qu'elle est vivante. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a aucune permanence dans le récit de soi, puisque ce dernier est toujours aussi l'expression de la réalité de ce qui a eu lieu pour un individu ou une communauté historique.

« D'abord l'identité narrative n'est pas **une identité stable et sans faille** » (*cela renvoie à l'identité substantielle, telle par exemple qu'elle s'élabore chez Descartes – être sans faille, c'est penser le sujet hors du temps et de l'espace, sans relation. Une identité est sans altération possible, sans trou, sans impermanence ou instabilité. Une telle identité est-elle seulement possible ? Ricoeur dit expressément dans Soi-même comme un autre qu'elle est désancrée, sans sol. Il indique donc ici qu'il refuse l'idée même d'une identité stable, fixée sur elle-même, c'est-à-dire indubitable*) ; « de même qu'il est possible de **composer** » (*ce verbe est intéressant, car composer c'est créer en ajustant ce qui est, cela n'est pas une création ex nihilo mais une combinaison selon un*

certain ordre. Dans la narration, le romancier combine ses éléments textuels pour en faire un récit, c'est lui qui instaure l'enchaînement, qui crée en cela l'intrigue mais à partir de la langue qui est toujours commune et empruntée. Le romancier est précédée par la langue et par les autres récits qui l'ont marqué. Un texte est toujours une intertextualité, cette dernière peut être explicite mais aussi implicite) « **plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents** » (Le pluriel est à prendre en considération. Il n'y a pas de récit unique du « je » sur sa propre vie, car il y a toujours plusieurs lectures interprétatives possibles d'une vie. De la même façon qu'un roman s'interprète de façons différentes, les « incidents » de ma vie ont des sens différents selon les différentes périodes de ma vie. **Cela signifie que nous ne sommes pas seulement des sujets subissant les événements du dehors, nous sommes aussi des sujets les réfléchissant en permanence.** On pourrait dire alors que tout sujet est un sujet de l'herméneutique, nous revenons au sens des choses, d'une part parce que ce dernier ne se donne qu'en se voilant, c'est-à-dire de façon fragmentaire, d'autre part, parce qu'il y a en nous un besoin de comprendre qui n'est pas seulement un besoin de connaître) (« lesquels, du même coup, ne méritent plus d'être appelés les mêmes événements), de même il est toujours possible de **tramer** » (tramer renvoie au verbe composer qu'on a déjà commenté – il y a une dimension éveillée dans le récit du « je » sur lui-même, car il considère sa vie non pas seulement comme un déroulé automatique mais comme une intrigue qui a différents sens possibles. Le « je » est alors actif. Il se met en position d'enquête, de sujet de la pensée) « sur sa propre vie **des intrigues différentes, voire opposées** » (La pluralité des récits peut être une variation forte, voire antagoniste dit Ricoeur. Comment le comprendre ? Parce que l'interprétation est nourrie en permanence du présent. Par exemple, je peux interpréter une séparation amoureuse avec beaucoup de chagrin peu après l'expérience que j'en ai faite. Avec le temps, cette séparation peut prendre une autre signification, je peux comprendre par exemple qu'elle m'a permise de faire d'autres expériences que je n'aurais pas faites sans cette séparation. Cela peut fonctionner pour tout événement d'une vie. Pour Ricoeur, la mémoire est vivante si elle revient sur les faits pour enrichir leur compréhension et leur interprétation. On comprend alors qu'il s'agit de revenir sur les événements qui ont marqué l'histoire comme la colonisation ou la collaboration. L'opposition n'est cependant pas annulante des précédents récits mais complémentaire. Je chemine parce que j'interprète différemment les événements de ma vie. Une communauté humaine s'élargit de ne jamais se fixer dans des discours fixes et par là-même identitaires. J'interprète également les événements de ma vie à partir des récits des autres. **Cela signifie que ce qui importe cela n'est pas d'abord le récit mais le récit comme activité, comme recherche, comme reprise incessante et comme dialogue avec les autres qui composent le monde. Les autres ont alors une place irremplaçable dans la recherche de l'identité. Ici Ricoeur s'oppose encore à Descartes selon lequel le cogito se découvre dans sa certitude dans l'isolement et non la rencontre.)**

« A cet égard, on pourrait dire que, dans l'échange des rôles entre l'histoire et la fiction, la composante historique du récit sur soi-même tire celui-ci du côté d'une chronique soumise aux mêmes vérifications **documentaires** que toute autre **narration historique** » (Ricoeur précise immédiatement qu'il y a aussi une contrainte matérielle dans chaque récit de sa vie et qui est le réel lui-même. Je ne peux pas modifier les faits. On trouve une dimension fondamentale du réel selon lequel il est ce qui résiste. Le mot réel vient du latin res signifiant la chose matérielle. Je dois m'y confronter, c'est-à-dire commencer par reconnaître les faits et les nommer en leur vérité. C'est ce que Ricoeur appelle la dimension historique d'un récit de soi sur soi. Cette dimension donne à l'identité narrative une part d'identité fixe : je suis né.e à tel endroit, de tels parents et j'ai vécu ces événements à la fois intimes et collectifs. Je suis toujours pris dans une histoire), « **tandis**

que la composante fictionnelle le tire du côté des variations imaginatives qui déstabilisent l'identité narrative » (Mais « *tandis que* » la dimension fixe d'un déroulé d'une vie en acte n'est pas la seule composante d'une identité. **Imaginons un individu qui raconterait sa vie sans la questionner et chercher à l'interpréter ressemblerait à un automate sans intériorité.** Le commentaire interprétatif n'est pas une évaluation de sa vie mais l'expression que ce qui fait l'identité humaine, c'est qu'elle désire se comprendre, s'éclairer, se chercher dans la reconnaissance des événements eux-mêmes. On peut penser ici à ce que dit Arendt de la vérité de fait qui consiste à dire ce qui a eu lieu tel que cela a eu lieu. C'est un devoir de vérité contre notre propension ou désir à changer les faits pour les faire entrer dans des récits qui conviennent à des projets. Arendt cite dans « Vérité et politique » (La Crise de la culture), Staline qui gomme les photos de Trotski, car il refuse de diffuser toute possibilité d'une altérité à son propre système. Le récit de soi pour Ricoeur doit se distinguer absolument du mensonge, ce qui ne signifie pas pour autant l'abolition de la fiction.)

« **En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire** » (Cette phrase est fondamentale, car **faire et défaire, c'est refaire sans cesse mais toujours un peu autrement.** L'identité narrative est par conséquent impossible au sens d'un résultat figé. Ici elle se distingue de la narration qui est faite par un auteur sur son personnage qui, à l'inverse de la narration d'un sujet vivant sur lui-même, a un début et une fin et donc un ordre réglé. L'identité narrative a pour caractéristique de se composer et se recomposer en permanence, puisqu'elle revient sur ce qui a déjà été dit. **En cela, le récit n'est pas une récitation. Le récit est vivant, la récitation est mécanique**) [...]. L'identité narrative devient ainsi le titre d'un **problème**, au moins autant que celui d'une **solution** (Ces deux termes sont importants : l'identité est un problème et doit être reconnue en droit comme un problème. Personne ne peut résoudre la question de l'identité. L'idée que nous pourrions fermer l'identité sur elle-même en disant voilà ce que définitivement je suis (ou voilà ce que X ou Y est définitivement) violente la subjectivité humaine, car elle ne peut s'accomplir en son sens plein et juste que si nous lui accordons et reconnaissons une possibilité profonde et réelle de changer par elle-même. **Il n'y a pas d'identité sans changement.** Mais le mot « solution » signifie à l'inverse qu'il y a des éclairages réels et consistants par le sujet sur lui-même. Et ces éclairages doivent être reconnus comme une part réelle de l'identité du sujet. Dire et interpréter ce que j'ai vécu font partie de mon identité même si en puissance je pourrai modifier cette identité, en disant autre chose de moi ou de l'événement historique. Il y a alors une solution, non pas au sens d'un éclairage absolu ou d'un dénouement définitif mais des points d'appui forts pour se comprendre et pour comprendre l'autre. On peut penser au travail littéraire d'Annie Ernaux qui en revenant sans cesse sur son passé s'éclaire et éclaire en même temps son lecteur : l'identité est une quête de soi à travers les mots.)

« Une recherche systématique sur **l'autobiographie** et **l'autoportrait** vérifierait sans aucun doute cette instabilité principielle de l'identité narrative » (On peut penser aux autoportraits de Frida Kahlo qui donnent une représentation individuelle, principalement de ses douleurs physiques et de sa façon à elle de les dépasser, les transformer, les magnifier. Elle revient sans cesse sur sa propre représentation par la peinture, car son identité multiple surgit dans la répétition de ces représentations qui à la fois rappellent qui elle est et dépassent l'idée qu'il pourrait y avoir qu'une seule représentation exacte de soi. Il y a donc dans la représentation de soi à la fois une instabilité puisque les tableaux changent et une dimension principielle comme retour à un soi qu'on cherche à représenter) .

→ Au terme de cette première partie, Ricoeur a donné à comprendre ce qu'est l'identité narrative : un récit mais un récit recommencé. Recommencer son propre récit n'est pas le signe d'un échec ou d'une impossibilité mais au contraire de la vitalité d'une identité

narrative qui se fait et qui n'est jamais achevée, et qui a à se faire parce qu'elle est toujours aussi tournée vers l'avenir.

Deuxième partie

Dans cette deuxième partie, Ricoeur introduit une distinction importante entre l'identité narrative et l'ipséité du sujet. Le sujet se construit dans l'élaboration qu'il peut toujours faire autrement de sa propre vie comme on l'a vu dans la première partie. Mais il est aussi autre chose, car son intériorité de sujet contient une dimension pratique au sens éthique du mot. Une dimension pratique signifie qu'être un sujet c'est être non seulement au passé et au présent mais aussi avoir à être dans un futur qui n'est pas déjà tracé.

Ensuite, l'identité narrative n'épuise pas la question de l'ipséité du sujet, *(Ricoeur fait une différence claire entre l'identité narrative et l'ipséité. L'identité narrative renvoie à la première partie du texte qui l'a bien définie. C'est une identité théorique puisqu'elle est issue d'une herméneutique. La question de l'ipséité en revanche constitue l'enjeu de cette deuxième partie. Le terme renvoie au latin distinguant l'ipse et l'idem. L'ipse renvoie au « soi-même », au propre d'un sujet, tandis que l'idem renvoie au même, à l'identique. L'ipséité d'un sujet désigne son intériorité insubstituable, ce qui fait qu'il est lui et qu'il reste lui alors même qu'il change et traverse le temps. On comprend que l'ipséité apparaît dans l'identité narrative que fait un sujet de lui-même mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle se confond absolument avec cette dernière. Elle ne « l'épuise pas ». **L'ipséité est plus large que l'identité narrative, cela vaut pour un individu unique mais aussi pour une communauté historique)** « que celui-ci soit un individu particulier ou une communauté d'individus. »*

« Notre analyse de l'acte de lecture » (Ici l'objet d'analyse n'est plus le récit de soi mais l'acte de lecture. Que se produit-il quand nous lisons un roman? Pourquoi lire cherche à engager le soi-ipsé ?) « nous conduit plutôt à dire que la pratique » (Le mot pratique est intéressant, car il signifie que la lecture n'est pas seulement une expérience théorique. Le mot pratique renvoie à la profondeur de l'expérience de la lecture, laquelle est certes intellectuelle mais aussi sensible, politique et éthique) « du récit consiste en une expérience de pensée par laquelle nous nous exerçons » (mais cette pratique reste un exercice au sens où la lecture n'est pas la vie, le roman reste une fiction et par là-même autre chose que la réalité. Le terme exercice met en avant la dimension préparatoire de la lecture en tant qu'elle nous permet de mieux élaborer et envisager notre rapport au monde et surtout notre participation au monde. En cela, la lecture a bien un rapport à la vie réelle mais c'est un rapport indirect) « à habiter des mondes étrangers à nous-mêmes » (La lecture nous aide à habiter, dit Ricoeur. Ce verbe est important. Il peut renvoyer à la philosophie de Heidegger selon laquelle nous devons réapprendre à habiter le monde contre l'ère de la technique moderne qui consiste à l'occuper en vue de sa maîtrise et de sa transformation qui sont utiles et intéressées aux humains. Mais Ricoeur précise qu'elle permet d'habiter « des mondes étrangers à nous-mêmes » Cela signifie alors que la lecture est aussi une expérience de l'altérité. Lire, c'est faire l'expérience d'autres façons de se tenir au monde. Elle nous déplace historiquement, géographiquement mais aussi simplement en nous donnant accès à d'autres intériorités, d'autres possibilités de faire monde. Ce qui se joue alors c'est l'augmentation du sujet par ces rencontres imaginées que permet la littérature. Le moi est plus large quand il lit.)

« En ce sens, le récit exerce l'imagination plus que la volonté, bien qu'il demeure une catégorie de l'action » (Ricoeur rappelle que le récit et avant tout un acte de l'imagination. C'est en faisant images d'autres vies que la sienne que le sujet s'ouvre et s'agrandit. Cet élargissement n'est pas pour autant encore l'action. Il a cependant un lien avec elle, car on peut penser qu'il crée dans le sujet un rapport plus riche et plus lucide au réel. Il pourra

donc mieux agir mais seulement s'il se décide de le faire.) « Il est vrai que cette opposition entre imagination et volonté s'applique de préférence à ce moment de lecture que nous avons appelé la stase². Or, la lecture, avons-nous ajouté, comporte aussi un moment d'envoi : c'est alors que la lecture devient une provocation à être et à agir autrement » *(Ricoeur distingue deux moments dans la lecture celui de la stase et celui de l'envoi. La stase renvoie au moment contemplatif, où le temps est comme étiré, car la lecture suspend le temps ordinaire de la vie. Quand je lis, je me retire de mon temps du travail ou de la nécessité pour goûter au temps des personnages, de l'écriture, du déchiffrement de chaque page qui me fait partir dans d'autres espaces-temps que ceux qui me sont habituels. Ici le temps est ralenti. Mais pour Ricoeur la lecture contient aussi un autre moment qu'il qualifie d'envoi. Ce substantif tranche avec la stase, il est bref et soudain. L'envoi désigne ce moment de la lecture qui donne envie d'agir, de retrouver le monde mais pour y participer, par exemple quand nous lisons une injustice insupportable ou des vies qui nous bouleversent. Mais agir, cela implique de sortir de la lecture par soi-même. Il faut un acte de la volonté.)*

« Il reste que l'envoi ne se transforme en action que par une décision qui fait dire à chacun : ici, je me tiens ! » *(C'est ce que dit ici Ricoeur le passage à l'acte relève d'une décision. Il n'y a pas de passage continu ou de rapport de cause à effet mécanique entre lire et agir. La lecture est seulement une « provocation » à agir mais le lecteur peut la refuser. Il éprouve l'importance de l'action mais il est libre de refuser l'action. En effet, agir est difficile car il est toujours une confrontation au réel, aux autres et aux institutions. Agir vraiment, c'est apparaître au monde, c'est s'engager, ce qui suppose un certain risque et par conséquent un certain courage. Le terme « envoi » montre bien qu'il y a une dimension imprévisible et non-maîtrisable dans l'action : je ne sais pas à l'avance ce que cela va produire ni ce qui va advenir de moi tout comme une balle qu'on envoie n'est jamais certaine de la direction qu'elle va prendre. « Ici je me tiens ! » marque bien la présence au monde de celui qui agit : il se présente et s'expose au monde, sans certitude absolue, donc avec une fragilité là où la lecture est un retrait hors du monde. Il y a bien sûr un lien entre les deux, mais cela n'est pas un lien de causalité.)*

« Dès lors, l'identité narrative n'équivaut à une ipséité véritable qu'en vertu de ce moment dérisoire, qui fait de la responsabilité éthique le facteur suprême de l'ipséité ». *(Cet envoi ou ce passage à l'acte, c'est la décision éthique dans laquelle j'apparais non plus seulement comme un sujet du récit mais comme un sujet de la responsabilité. Le terme éthique rappelle que pour Ricoeur l'action au monde est une action avec et pour les autres.)*

« [...] Il appartient au lecteur ou au narrateur de sa vie, redevenu agent, initiateur d'action, de choisir entre de multiples propositions de justesse éthique véhiculées par la lecture » *(La lecture nous a introduits à des questions éthiques, à savoir des questions sur la vie collective et commune, sur ce qui est juste ou injuste. Il s'agit ensuite de redevenir un sujet ipse de l'initiative, c'est-à-dire de devenir dans l'action ce sujet que la justice préoccupe comme il a été préoccupé dans et par sa fréquentation des œuvres d'art.)*. « C'est en ce point que l'identité narrative rencontre sa limite et doit se joindre aux composantes non narratives de la formation du moi agissant » *(Ricoeur conclut alors ce texte par ce qu'il a démontré, à savoir que nous ne sommes pas seulement des sujets en quête de récits, qu'ils soient les nôtres ou ceux des autres. L'identité narrative a des « limites ». Nous sommes aussi des sujets de l'agir. Mais agir par soi-même, prendre des initiatives éthiques est un saut difficile, car il suppose d'inventer et de créer des façons de faire un monde qui est toujours déjà fait en partie. En cela, agir c'est se confronter au réel mais c'est aussi dans cette confrontation découvrir la possibilité de la transformation vivante, même si elle est toujours difficile, car agir c'est aussi se heurter à une certaine inertie du monde. Mais cette inertie n'est jamais totale comme le rappelle Ricoeur dans un*

2 Moment de ralentissement considérable, proche de l'arrêt.

autre passage de Temps et récit, car c'est justement en prenant des initiatives, par exemple en me battant pour un changement de lois (on peut penser à l'événement de la Déclaration de droits de l'homme ou à l'enjeu aujourd'hui de faire des lois protectrices de la nature) que le monde demeure toujours un autre monde possible.

Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, 3

Conclusion

Ce texte montre très clairement la pensée de Ricoeur du sujet, lequel est un soi quand il se cherche dans des récits, les siens et ceux des autres. Mais cette recherche du sens par les mots trouve son sens profond dans l'agir qui, pour Ricoeur, est avant tout éthique, si l'on cherche à penser l'agir-responsable, c'est-à-dire pris en charge et assumé par un sujet qui est toujours en relation avec d'autres sujets. Agir au sens profond du terme, c'est faire que le monde ne devienne pas un ensemble figé. C'est alors introduire du nouveau. Ce désir de faire autrement s'expérimente dans la lecture. Quand nous lisons, nous éprouvons par exemple de l'indignation contre une organisation injuste. Cette indignation fait signe vers notre dimension morale et éthique.